PRIX, QUATRE-SOUS. Quebec, 29 Juillet, 1843. Vol. 4.—No. 89.

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTE.—PROGRES.
GAITE.—SANTE.—BIEN-ETRE.—SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTERAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTERETS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plait, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par { N. AUBIN, Rédacteur. / Wm. H. ROWEN, Imprimeur. } No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal parait deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année-vol. se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans perte pour l'abonné.—Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance.—On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Toutes communications, demandes ou réclamations doivent être affranchies.—On insère *gratuitement* tous les articles d'utilité et d'intérêt publics ; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

PRIX DES ANNONCES. *Première insertion*, 6 lignes et au dessous, une demi-piastre. Au dessus de 6 lignes, 2 sous la ligne. *Chaque insertion suivante* se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.

PRIMES. On donne le journal *gratis* aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à 2 ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux annonceurs, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille *gratis*.

Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

LE BIENFAITEUR.

Suite et fin.

—Oh ! si vous saviez, dit-elle enfin, si vous saviez quels tristes souvenirs viennent d'être évoqués pour moi par cet homme. Je le reconnais maintenant, l'horreur que m'a causée sa vue ne m'a point trompée.

—De qui voulez-vous parler, chère Catinka ? Malheur à qui peut vous causer un pareil désespoir.

—Taisez-vous, Arnold, interrompit-elle avec effroi. Taisez-vous, ou jurez-moi d'éviter cet homme ; promettez-moi de vous détourner de son passage, de le fuir comme on fuit le malheur. Il porte partout, avec lui, le désespoir et la fatalité ; je vous ai promis des confidences, mon ami. Hélas ! la vue de cet homme et les funestes événemens de la soirée ne sont qu'une trop triste et trop naturelle introduction à ces confidences. Ecoutez-moi bien, Arnold. On vante avec raison les grands faits militaires des officiers de Napoléon ; mais ces hommes, intrépides sur le champ de bataille, ne devenaient que trop souvent des soldats vainqueurs, sans pitié sans respect pour rien, et ne tenaient même aucun compte des saints devoirs de l'hospitalité. Il y a vingt-huit ans, ils parcouraient l'Allemagne en vainqueurs, et l'un d'eux tomba mourant auprès d'un château incendié par ses compatriotes. Le vieillard qui habitait ces ruines encore fumantes, n'en recueillit pas moins chez lui le blessé. Il lui prodigua les soins les plus tendres et les plus dévoués. Le convalescent paya sa dette en séduisant la fille de l'hôte à qui il devait la vie. Le vieillard voulut venger l'honneur de sa famille indignement outragé. Sa fille, éperdue, se jeta entre lui et celui qu'elle nommait son mari.

—Soit, dit le vieillard, qu'il répète devant Dieu et devant les hommes ce titre que tu lui donnes sans qu'il le porte encore ! Infortunée ! ce sera ton châtiment.

La jeune fille possédait cent mille francs que lui avait légués en mourant sa mère. Le séducteur consentit à tout. Dans les plus courts délais possibles, le mariage se célébra et les nouveaux époux partirent aussitôt pour Paris. Hélas ! les prédictions du père outragé ne se réalisèrent que trop vite et trop cruellement.

Habitué à la prodigalité et au désordre de la vie militaire, l'officier que sa blessure obligeait à quitter le service militaire et condamnait à l'inaction, se mit à vivre à Paris comme si les cent mille francs n'eussent jamais dû s'épuiser. Il passait des journées entières au café, ne rentrait chez lui que le soir et ne s'occupait, en aucune façon, de sa femme qui lui avait tout sacrifié, tout, jusqu'à la tendresse de son père, jusqu'au repos de sa conscience ; il donnait encore moins d'attention à la fille qui lui était née. Bientôt il ne resta plus qu'une partie de la dot ; il fallut réformer un peu, pour subvenir aux besoins du ménage et aux dépenses folles de l'ancien militaire. La seconde année, d'abord à l'ivresse et finit par se jeter dans un abîme de misère et de honte.

Un matin, ma mère trouva sur le seuil de sa porte un cadavre sanglant. Son mari avait eu le lâche courage du suicide.

Sans ressources, sans protecteur, étrangère, dans une ville inconnue, la sainte femme ne lutta pas moins courageusement contre l'adversité. Elle accepta la pauvreté et le travail, comme de justes expiations de ses erreurs, et pendant quelques années que durèrent ses épreuves, il ne lui échappa ni une plainte ni un murmure. Elle éleva pieusement sa fille, lui donna l'exemple d'une vie pauvre et laborieuse, et ne perdit courage que le jour où elle sentit les terribles atteintes d'un mal qui devait bientôt la frapper de mort. Oh ! combien la pensée d'abandonner une pauvre orpheline, sans guide et sans appui, lui causa de désespoir et remplit de douleur ses derniers momens !

Un matin, sa fille, vêtue de deuil, venait de prier sur la tombe de sa mère, et regagnait la mansarde qu'elle habitait au faubourg Saint-Antoine, quand une voiture s'arrêta tout-à-coup devant elle. L'homme qui se trouvait dans cette voiture fit signe à l'orpheline d'avancer ; la pauvre timide obéit en rougissant.

—D'où viens-tu ? demanda-t-il d'une voix saccadée.

—Du cimetière où l'on a enterré ma mère.

—Ton père est-il mort aussi ?

—Je suis orpheline.

—Tu vis donc chez quelqu'un de tes parens ?

—Ma mère était Allemande. Je n'ai point de parens à Paris.

Un sourire étrange entr'ouvrit les lèvres de cet homme. Je ne sais pourquoi, mais ce sourire fit peur à la jeune fille.

—Combien as-tu d'années ? reprit-il brusquement.

Elle leva sur lui un regard où brillait tant d'innocence qu'il sembla presque honteux de sa brusque question.

—Monte dans ma voiture, assieds-toi près de moi.

Elle hésitait, mais il la prit par le bras, la jeta sur la banquette de la voiture et donna au cocher des ordres dans une langue étrangère.

La voiture partit au galop, traversa plusieurs rues que ne connaissait pas la jeune fille, et finit par s'arrêter devant une jolie petite maison de la Chaussée-d'Antin, quartier que l'on commençait alors à bâtir. Cette maison ou plutôt ce pavillon s'élevait au milieu d'un vaste jardin et formait la plus délicieuse retraite que l'on pût rêver. L'inconnu fit descendre la jeune fille, la conduisit dans un salon décoré avec une singulière élégance, et tira le cordon d'une sonnette.

Une femme de chambre parut.

—Voici votre nouvelle maîtresse, dit-il.

Et il sortit brusquement.

Je courus à lui, je le retins.

—Monsieur, m'écriai-je, laissez-moi retourner chez moi ; je préférerais la mort au déshonneur.

Il se prit à rire et me frappa sur la joue.

—Ne t'effarouche pas avant le danger, enfant, continua-t-il, et tu ne t'effaroucheras jamais ; il n'y a point ici de danger pour toi. Je suis riche et je fais le bien d'une manière bizarre. Voilà tout ; je t'ai vue par hasard, tu m'as paru gentille et j'ai résolu de te donner ce que je prodiguais à je ne sais quelle misérable créature qui me trompait. Jouis donc sans inquiétude du bonheur qui t'arrive. Si tu l'exiges, je ne viendrai même pas te rendre visite.

En effet, plus de six mois s'écoulèrent avant qu'elle ne revît celui que son cœur bénissait, car à la misère et au dénuement avaient succédé, pour elle, le bonheur et l'aisance. La femme qui servait l'orpheline semblait intelligente et dévouée ; elle s'était prise, pour la pauvre enfant, d'une affection réelle et lui donnait des conseils utiles. Elle fit même venir des maîtres de toutes sortes pour compléter l'éducation de la jeune fille. Aussi, quand son bienfaiteur, après bien du temps, rendit visite à sa pupille, celle-ci crut lui prouver qu'elle n'était point indigne de ses bienfaits en lui montrant les talens qu'elle avait acquis.

Au lieu d'en paraître satisfait, cet homme la gronda sévèrement et défendit de continuer les leçons commencées ; puis il s'en alla et ne reparut plus durant quatre années.

La jeune fille avait d'abord voulu obéir aux injonctions de son protecteur, mais elle ne tarda point à se rendre aux conseils de la gouvernante qui ne cessait de l'exhorter à se mettre en état de lutter avec avantage contre l'adversité, si l'adversité venait encore l'assaillir. Elle continua donc à compléter son éducation et surtout à étudier la musique, art dans lequel elle fit les plus brillans progrès.

Un matin, l'inconnu vint rendre visite à sa protégée qui lui adressa les plus tendres reproches sur sa longue absence ; il ne répondit point à ces témoignages d'affection et se contenta de dire :

—Je voudrais vous voir, mon enfant, vêtue du costume que vous portiez le jour où je vous ai rencontrée.

Elle s'empressa d'obéir au caprice de son bienfaiteur et ne tarda point à venir à lui avec son costume d'ouvrière.

—Ne voudriez-vous point visiter ainsi avec moi le quartier où le hasard vous a mise sur mon chemin.

—Oh ! oui, s'écria l'orpheline avec joie, car ma reconnaissance pour vous, déjà si vive et si tendre, le deviendra plus encore, en présence des lieux où j'étais pauvre et sans protecteur.

Il la prit par la main et la fit monter dans sa voiture. Arrivés précisément à l'endroit où il l'avait rencontrée, il voulut qu'elle descendît. A peine avait-elle touché le pavé que la voiture partit au grand galop et la laissa là, seule, étourdie et déconcertée.

Revenue du trouble où l'avait jetée cette brusque incartade, elle réfléchit quelques instans sur le parti qu'elle devait prendre ; elle pensa qu'il ne fallait voir, dans tout cela, qu'une nouvelle bizarrerie de son bienfaiteur ; il voulait sans doute s'amuser de son effroi. Elle monta dans une voiture de place et se fit reconduire chez elle ; elle eut beau frapper, elle eut beau appeler, la porte ne s'ouvrit point.—Jugez de mon désespoir, Arnold, car vous l'avez compris, n'est-ce pas ? c'est ma propre histoire que je vous raconte ! Seule, abandonnée au milieu de Paris, sans ressources, sans asile, sans argent, sans protection ! Oh ! que j'ai souffert, mon Dieu !

Le cocher attendait toujours et je n'avais pas même l'argent nécessaire pour le payer ! Je détachai mes boucles d'oreilles, j'allai les vendre